

DUŠAN MAKOVICKÝ
PASSEUR DE LA CULTURE HONGROISE
À IASNAÏA POLIANA

ZOLTÁN HAJNÁDY

Tolstoï est-il encore senti comme un contemporain au XXI^e siècle, lira-t-on ses œuvres au cours du nouveau millénaire ? La question est d'actualité, ne serait-ce que parce qu'au cours du siècle qui vient de se terminer ont commencé à se faire jour des opinions selon lesquelles son enseignement de l'amour et ses illusions sur la rénovation de la morale et de la culture chrétiennes relèveraient de l'utopie. Selon l'écrivain français Nathalie Sarraute, certaines œuvres de Tolstoï sont trop « lisses, arrondies, on n'y trouve rien d'inquiétant ¹ ». Cette opinion de la représentante de l'école du « nouveau roman » était partagée par Alberto Moravia pour qui « l'art de Tolstoï paraît trop harmonieux et apaisant ». L'écrivain compare Tolstoï à Raphaël auquel l'Église catholique avait confié « sa propagande iconographique ». Heinrich Böll estimait que *Guerre et paix* est « une narration saturée de dramatisme qui s'achève dans une normalité épouvantable, on pourrait presque dire de manière idyllique ² ». En toutes ces opinions on peut lire le syndrome mental typique des écrivains qui ont traversé deux guerres mondiales et l'holocauste et qui éprouvent donc de la méfiance envers toutes les tentatives de leurs confrères pour réaliser la synthèse artistique d'un monde coupé en deux. On peut cependant citer

1. Nathalie Sarraute, *Les Lettres françaises*, 842, 22-28.IX 1960.

2. Heinrich Böll, « Annäherungsversuch », in Leo Tolstoi, *Krieg und Frieden*, München, 1979, p. 1579.

aussi des jugements bien différents. Ainsi, pour Roger Martin du Gard, dans les œuvres de Tolstoï on trouve « pas seulement et pas tant une recherche sur l'homme qu'un questionnement angoissé sur le sens de la vie ³ ». André Maurois, lui, écrivait en 1960 qu'on trouvait chez Tolstoï tout ce qui paraît être une nouveauté de nos jours : le sentiment d'être étranger et solitaire, l'attrance pour l'inconscient, les processus psychiques secrets. Dans son ouvrage *L'être et le temps* Heidegger, lui aussi, relève que chez Tolstoï nous pouvons trouver le spasme existentiel et la peur de la mort. « Dans *La Mort d'Ivan Ilitch*, Tolstoï a mis en scène le phénomène d'usure de la formule inquiétante “un homme est mort ⁴.” »

Autour de Tolstoï, c'est le silence. Dostoïevski, en tant que rénovateur du roman, exerce une influence artistique plus grande. Alors que toutes les questions relatives à l'actualité de Tolstoï apparaissent comme anachroniques. Il nous vient à l'esprit la réponse d'Ostrovski à Tolstoï après que celui-ci lui eut envoyé sa comédie *Une famille contaminée !* en lui demandant de la faire jouer le plus vite possible dans un théâtre moscovite : « Pourquoi se presser, tu ferais mieux de la faire jouer l'an prochain. » Et Tolstoï de lui répondre : « Non, je voudrais que cela se fasse maintenant car ma comédie est actuelle et dans un an elle n'aura pas le même succès. » Ostrovski alors lui rétorqua : « Tu as peur que les gens ne deviennent trop vite très intelligents ⁵ ? »

Il est fort possible que le lecteur du nouveau millénaire appréciera de manière différente les œuvres de Tolstoï, y posera les accents tout autrement. La vie est synonyme de changement et cette loi concerne aussi bien la répétition des œuvres d'art. Le texte imprimé demeure fixé, mais son interprétation peut changer du tout au tout, en nous rappelant cependant la manière dont ses contemporains et les générations suivantes l'avaient perçu. Il n'est pas une ligne d'Homère, Dante et Shakespeare que nous lisions comme à leur époque. Les générations nouvelles vont nourrir des idéaux différents, utiliser d'autres codes pour interpréter les idées que les écrivains ont mises dans leurs œuvres.

Tout l'art de Tolstoï et sa philosophie morale sont basés sur l'Évangile. En deux mille ans, celui-ci n'a rien perdu de sa force,

3. Roger Martin du Gard, « Речь при вручении ему Нобелевской премии », *Литературное наследие*, Moscou, 75/1, 1965, p. 167-168.
4. « L.N. Tolstoj hat in ener Erzählung *Der Tod des Iwan Iljitsch* das Phänomen der Erschütterung und des Zusammenbruchs, dieses “man stribt”, dargestellt. » (Martin Heidegger, *Seit und Zeit*, Frankfurt am Main, 1977, p. 337.
5. L.N. Tolstoj, *Собрание сочинений в 22-и томах*, Moscou, 17-18, 1984, p. 638.

c'est pourquoi l'enseignement de Tolstoï, lui aussi, demeurera encore longtemps.

Fait partie de l'œuvre de ce grand artiste non seulement ce qu'il a écrit et publié, mais aussi ce qu'il a déclaré *oralement*. Les historiens de la littérature ne se préoccupent en général que du premier point alors que la restitution et l'étude du second représentent une tâche pas moins importante. L'autorité de la chose écrite a longtemps refoulé au second plan l'étude de la gigantesque couche culturelle d'où sont issus les journaux personnels, les chroniques, les biographies et les souvenirs. Ces genres sont caractérisés par des intonations sincères, intimes, qui transgressent souvent les conventions et se rencontrent rarement dans les textes destinés à être publiés. Ils permettent de jeter un regard non seulement sur la personnalité de l'écrivain mais sont aussi des documents historiques et extrêmement importants. Ce sont des sources sans prix sur la façon de se comporter, le monde de l'art et la culture d'une époque révolue.

Tchékhov faisait un jour remarquer à Gorki avec regret : « Alors que le moindre mot de Goethe a été préservé, les pensées de Tolstoï se perdent en l'air. C'est, mon cher, insupportable en russe. Par la suite on va se reprendre, on commencera à rédiger des souvenirs mais alors, pour sûr, ce seront des bêtises ⁶. » Selon Tolstoï, on n'a pas à s'inquiéter du fait que nos pensées les plus précieuses se perdent. Aussi bien Socrate que le Christ ou Bouddha n'ont noté une seule de leurs paroles sur le papier, et pourtant leur message nous est demeuré. Les inquiétudes manifestées par Tchékhov sont vaines ne serait-ce que par le fait que dans l'entourage de Tolstoï neuf personnes tenaient régulièrement un journal : son épouse, ses filles, les précepteurs de ses enfants et ses secrétaires (sans compter bien sûr Tolstoï lui-même pendant un demi-siècle : ses journaux fournissent la matière de dix-sept volumes imposants). Parmi ces personnes, la plus assidue fut Dušan Makovický, médecin slovaque, né dans l'Autriche-Hongrie de l'époque et qui maîtrisait parfaitement le hongrois. Son journal *Chez Tolstoï (1904-1910). Notes prises à Iasnaïa Poliana* ⁷ éclaire avec une exactitude remarquable les dernières années de la vie de l'écrivain. Les morceaux choisis de ce journal en deux volumes en russe ne sont parus qu'après sa mort, en

6. M. Gor'kij, *Собрание сочинений*, Moscou, 14, 1951, p. 281.

7. *У Толстого (1904-1910). "Яснополяские записки" Д.Н. Маковицкого, Литературное наследие*, Moscou, 90, 1979-1981. On se référera à cette édition en quatre volumes dans le texte en se contentant d'indiquer entre parenthèses tome et pages de référence.

1923-1924, grâce aux efforts de Nicolas Goussev, ancien secrétaire de Tolstoï. L'édition complète en quatre volumes ne fut réalisée qu'en 1979-1981 grâce à une coopération internationale nécessitée par le fait que le texte renfermait des annotations en russe, slovaque, allemand, hongrois et autres langues.

Tolstoï n'aimait pas que l'on prenne des notes à son propos, c'est pourquoi Makovický, Goldenweiser et d'autres avaient recours à la ruse suivante : ils notaient l'essentiel (les « Schlagwörter ») en cachette à l'aide d'un bout de crayon sur des fiches de carton préparées à l'avance et dissimulées dans leurs poches.

« Il m'arrivait de noter de mémoire, parfois même au cours de nos conversations je m'efforçais de noter secrètement, autant que je le pouvais, des expressions isolées et des pensées entières formulées par L.N. Lorsque l'on se séparait à l'heure du sommeil, je me mettais en devoir de mettre au propre tout ce qu'au long de la journée j'avais noté sur ces feuilles volantes en m'efforçant de retrouver le fil de la conversation. Malheureusement, assez souvent je n'arrivais pas à tout recopier au cours de la nuit, étant souffrant, ou très fatigué, et il me fallait terminer le jour d'après ou le surlendemain, mais alors beaucoup de choses échappaient à ma mémoire. [...] En six années, je n'ai pas une seule fois relu, complété ou corrigé ce que j'avais noté. » (1/89)

Jusqu'à Pouchkine la langue orale s'était conformée aux normes de la langue écrite : on disait que l'on parlait comme on écrivait. Après Pouchkine les écrivains s'efforcèrent au contraire d'écrire comme on parlait. À l'époque de Tolstoï la différence entre langue écrite et parlée était devenue quasiment insignifiante. Et pourtant les nombreuses notes prises par Makovický témoignent que c'est en vain qu'il fixait après coup les propos de Tolstoï : les phrases qu'il notait révélaient un abîme entre l'œil et l'oreille, les systèmes graphique et oral de la langue. Le graphisme des lettres est impuissant à reproduire l'étonnement et l'émerveillement que ressentait Tolstoï devant le monde et qui imprégnaient ses propos. Dans son processus de fixation par l'écrit la langue vivante se racornit, se dessèche, se momifie. Quand, le soir venu, Makovický sortait ses fiches entièrement recouvertes de son écriture et qu'il s'efforçait de reconstituer les dialogues entendus, il sentait bien alors qu'il était incapable de redonner vie *ex abrupto* aux paroles énoncées de telle sorte que celles-ci traduisent la chaleur des intonations, leur force captivante, le lien vivant entre son et oreille. C'est pourquoi Makovický en témoin et sténographe scrupuleux avertit son lecteur :

« Tolstoï ne s'exprime pas de la manière dont je restitue ces notes. Il s'exprime avec force et concision, sans un seul mot inutile ; chez lui le mot coïncide avec ce qu'il représente. Personne ne parle avec autant de précision que lui. » (1/89)

Makovický était un excellent observateur : bien qu'il ne possédât point la culture et la finesse de style d'Eckermann, il est pourtant parvenu dans la plupart des cas à nous transmettre de façon sensible les gestes et l'expression des locuteurs, le son de leurs voix, soit : *le mot vivant articulé* – plus que le mot écrit, qui pénètre le texte subliminal et par là même reflète un large spectre des nuances du frémissement de l'âme.

Dušan Makovický était né en 1866 dans une Autriche-Hongrie aux nationalités et langues multiples dans la ville de Rózsahegy (aujourd'hui Ružomberok en Slovaquie) où il revint s'établir après la mort de Tolstoï avec l'épouse russe qu'il avait trouvée à Iasnaïa-Poliana. En 1921 il se suicida alors qu'il était âgé de 55 ans. Il avait suivi l'enseignement secondaire en Hongrie à Nagykovács et Sopron avant d'obtenir le baccalauréat à Kešmárk (de nos jours Kešmarok en Slovaquie). Il avait été fortement marqué par les poètes classiques allemands en même temps que par les poètes hongrois comme en témoigne cette déclaration : « L'énergie, l'esprit de décision et le tempérament des Hongrois m'ont beaucoup impressionné. » Il poursuivit sa formation à la faculté de médecine de l'Université de Prague où il se lia d'une solide amitié avec Albert Škarvan. Les deux amis adhèrent au mouvement slavophile, mus par l'espoir d'obtenir l'indépendance de leur patrie avec l'aide du tsar de Russie. Ils devinrent des partisans de Tomaš Masaryk qui menait campagne contre la monarchie austro-hongroise pour l'indépendance et l'unité des Tchèques et des Slovaques. Décus ensuite par les mouvements politiques, les deux amis en vinrent à privilégier le renouvellement spirituel, à la suite de quoi ils se rapprochèrent de Tolstoï, traduisant ses ouvrages et recherchant l'occasion d'établir avec lui des liens personnels. Sous l'influence des idées tolstoïennes, Makovický refusa d'accomplir ses obligations militaires, ce qui entraîna pour lui quatre mois de prison et l'interdiction d'exercer la médecine. Makovický se rendit pour la première fois à Iasnaïa Poliana pour une semaine en septembre 1884 et y revint plusieurs fois en 1897, 1901, 1902. Entre ces visites, il entretenait une correspondance avec Tolstoï et en 1904, lorsque le médecin personnel de Tolstoï fut appelé à servir dans l'armée, l'épouse de l'écrivain demanda à Makovický d'être leur médecin personnel. C'est ainsi qu'il devint médecin de Tolstoï dans les dernières années de la vie de celui-ci, en même temps que son ami et son secrétaire, notant sans relâche chaque mot du maître, comme l'avait fait Eckermann auprès de Goethe. Il avait une connaissance exceptionnelle des langues étrangères, maîtrisant le hongrois, le tchèque, le polonais, le

serbe, le bulgare, l'anglais et le français. Il apprit le russe à Iasnaïa Poliana, mais confondant au début les mots slaves, s'exprimant ainsi « à la Makovický » comme disaient les membres de la famille de Tolstoï. Il accueillait avec cordialité les pèlerins hongrois et alors, la famille polyglotte de Tolstoï pouvait entendre non sans étonnement des mots hongrois d'origine finno-ougrienne dont la sonorité leur était inconnue. Dans cet article, c'est précisément les aspects hongrois du journal de Makovický qui seront privilégiés ; ces traits montrent que Makovický s'était investi du rôle de propagandiste ou passeur de la culture hongroise, ce dont témoigne l'extrait suivant du journal de Tolstoï :

« J'ai discuté avec Dušan. Il m'a dit qu'étant devenu involontairement mon représentant en Hongrie, il se demandait comment il devait se comporter. J'ai été heureux d'avoir l'occasion de lui dire en clarifiant pour moi-même la question que parler du tolstoïsme, chercher à être guidé par moi, demander que je résolve des questions, tout cela n'est qu'une erreur monumentale et grossière. Mon enseignement n'a jamais existé, il n'y a qu'une doctrine éternelle, universelle, générale, de la vérité qui, pour moi, et pour nous particulièrement, est exprimée par les Évangiles ⁸. »

Les lecteurs du journal ne doivent pas oublier un seul instant que Tolstoï dans les dernières années de son existence répudiait la littérature (y compris ses propres ouvrages), n'étant préoccupé que par les problèmes religieux et de société. Les entretiens portant sur des thèmes hongrois évoquaient essentiellement deux thèmes : la situation des nations en Autriche-Hongrie et la secte hongroise des nazaréens. Central dans la philosophie morale de Tolstoï ainsi que dans son œuvre littéraire avait toujours été le désir de réunir les peuples et de pacifier leurs relations. C'est pourquoi il soutenait tous les efforts tendant à créer des communautés religieuses, qu'il s'agisse des doukhobors, des molokanes ou de ce mouvement des nazaréens hongrois ; et tout ceci en dépit du fait qu'il ne reconnaissait pas l'Église officielle. La religion des nazaréens des temps modernes avait été fondée par Samuel Frölich en Suisse, d'où elle avait été importée en Hongrie par des artisans apprentis en 1839. Ce mouvement ne connaissait ni lieux de culte, ni pasteurs, et on n'y baptisait que les adultes. Dans la mesure où ils refusaient de prêter serment et de porter les armes, ses adeptes ne cessaient d'entrer en conflit avec les autorités. On peut trouver plus de détails sur ce sujet dans la brochure que Makovický avait écrite sur les nazaréens, suite à la demande de Tolstoï, sur la base de documents hongrois ⁹. Par

8. L.N. Tolstoj, *Собрание сочинений в 22 томах*, Moscou, 1985, 22, p. 80-81.

9. Dušan Makovický, *Nazarénévé v Uhrách*, Praha, 1896.

ailleurs, Bonč Bruevič (qui devait par la suite être le secrétaire de Lénine) publia en 1905 dans les éditions de Tolstoï « Posrednik » une étude sur les nazaréens de Hongrie et de Serbie qui a la valeur d'une source originale ¹⁰. Et enfin, il existe le travail de Zsigmond Gerencsér consacré aux liens entre Tolstoï et les nazaréens hongrois ¹¹.

Pourquoi tant de sectes religieuses différentes sont-elles nées en Europe à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, et qu'est-ce qui les inspirait ? C'était avant tout le résultat de l'évolution économique qui condamnait les communautés paysannes à disparaître. La religion offrait la possibilité de retrouver en compensation au moins une communauté spirituelle. La collectivité paysanne avec ses nombreuses familles était remplacée ainsi par une communauté extra-terrestre et l'enseignement moral de « l'amour universel ». C'est pourquoi le parti agraire en Hongrie avait fait des idées de Tolstoï sa propre idéologie, que des colonies tolstoïennes avaient été fondées en divers endroits du pays, organisées sur le modèle communautaire et professant un christianisme primitif. Les idées de Tolstoï avaient ainsi trouvé en Hongrie un terrain favorable dans la mesure où elles prônaient la destruction de la société sans violence afin de bâtir sur ses ruines une société chrétienne juste. On y retrouvait aussi l'affirmation qu'un pouvoir immoral ne pouvait être vaincu non par la violence mais par la résistance non-violente au mal. À l'instar de Tolstoï, on appelait à « ne pas s'opposer au mal par la force ». Le 14 mai 1908, Makovický note dans son journal :

« J'ai parlé à L.N. des nazaréens, je lui ai raconté qu'ils endurent la prison jusqu'à huit ou dix ans mais sans jamais se soumettre. Aujourd'hui Iosif Grego m'a écrit à leur sujet. Ensuite j'ai évoqué les extraits du journal hongrois *Újság* que j'avais reçu et qui évoquaient le cas de deux tailleurs juifs partisans de l'anarchisme selon Kropotkine (son principal représentant en Hongrie est le prince Ervin Batianyí) ; ils ont été condamnés à huit et douze mois d'emprisonnement pour avoir imprimé des lettres de Skarvan datant de 1894. Avec ses articles « Pourquoi il ne faut pas être médecin militaire ». (3/87).

Et un peu plus loin :

« J'ai conseillé à L. N. de lire le feuillet du *Pester Lloyd* du 8 septembre 1908 intitulé : "Tolstoy's Stellung in Socialismus". L.N. m'a demandé, ne sachant s'il devait ou non le lire :

10. V.D. Bonč-Bruevič (V. Ol'xovskij), *Назарены в Венгрии и Сербии. К истории сектантства*, Moscou, 1905.

11. Zsigmond Gerencsér, « Tolsztoj, Škarvan, Makovický és a magyar nazaréusok », in Vlagyimir Bonč-Brujevič, *Istennek törvénye*, Budapest, 1982.

– C'est un socialiste ?

– J'en doute. »

L. N. s'est mis à lire et il n'a pas tardé à dire : « C'est fort, très intéressant. » (3/206)

Imre Kovács en 1937 consacra son livre *La révolution silencieuse* aux sectaires (ce qui lui valut trois mois de prison). Il y écrivait :

« La dernière tentative de libération du peuple abusé et condamné, c'est le monde des sectes. Il s'agit d'une révolution, mais d'une révolution muette. En chaque village nous pouvons rencontrer des sectaires croyants. Ce phénomène témoigne du malaise de la société. Dans les pays occidentaux, il se manifeste sous la forme d'aberrations psychiques ou sexuelles, et témoigne habituellement pour de petits groupes d'une rupture avec la société, quitte ensuite à s'y adapter conformément à ses propres règles de vie. Ces groupes ne représentent aucun danger. Les sectes d'Europe orientale, comme celles de Hongrie, représentent pour les classes sociales la possibilité de fuir le monde dégrisant des réalités pour se réfugier dans l'extase collective de la libération spirituelle... Il semble que l'unique remède à la misère soit un désespoir extrême auquel succède un nihilisme intégral. Les sectes orientales sont des plus dangereuses. On peut les considérer comme annonciatrices de la révolution ¹². »

Un autre Hongrois avec lequel Tolstoï était entré en contact et qui mérite qu'on s'y arrête était le philosophe Jenő Henrik Schmitt (1851-1916) qui avait fait ses études à Vienne. À cause de ses idées radicales qu'il répandait jusque dans la paysannerie, il fut poursuivi de nombreuses fois devant les tribunaux pour avoir enfreint la loi sur la presse. Il publiait souvent des textes de Tolstoï dans ses journaux : *Állam nélkül. Az idealisetikus anarchisták közlönye* [*Sans état. Revue des anarchistes idéalistes*], édité à Budapest en hongrois et en allemand, et *Erőszaknélküliség* [*Sans violence*]. À cette époque, Tolstoï voulait unir en une organisation internationale les pacifistes et opposants à l'État d'Europe ; c'est pourquoi, par l'intermédiaire de škarvan, il conseilla au pasteur hollandais Louis A. Bächler, qui comptait aussi parmi ses correspondants, d'entrer en contact avec Jenő Schmitt. Il communiqua donc à ce pasteur l'adresse de Schmitt à Budapest (Tolstoï ne connaissait pas celui-ci personnellement mais sa fille Tatiana l'avait rencontré lors de son passage à Budapest). Dans une de ses publications intitulée *L'esclavage à notre époque* [*Rabstvo našego vremeni*] Tolstoï évoque avec gratitude l'activité du philosophe-journaliste hongrois :

« L'écrivain allemand Eugène Schmitt qui éditait à Budapest le journal *Ohne Staat* y a publié un article profondément vrai et audacieux non seulement par

12. Imre Kovács, *A néma forradalom*, Budapest, 1937, p. 11.

la forme mais aussi par le fond ; il y démontre que le gouvernement, même s'il assure à ses sujets une certaine sécurité, agit envers eux tout à fait comme ce bandit calabrais qui soumettait à redevance quiconque souhaitait circuler sur des routes sûres. Schmitt passa en procès pour cet article, mais les jurés l'acquittèrent triomphalement, du fait qu'ils ne pouvaient que reconnaître l'indiscutable justesse de sa pensée ¹³. »

Qui se rendait à Iasnaïa Poliana et de quoi parlait Tolstoï dans les dernières années de sa vie ? L'afflux de personnalités russes et étrangères était intarissable : l'historien français Leroy-Beaulieu, le professeur et directeur de journal belge Charles Sarcola, l'écrivain japonais Tokoutomi, le traducteur britannique de Tolstoï Aymer Maude, le biologiste et lauréat du prix Nobel Ilya Metchnikov, l'écrivain et homme politique Tomáš Masaryk (qui devait ensuite être l'un des fondateurs de la Tchécoslovaquie et son premier président), le directeur de théâtre d'avant-garde Meyerhold, les écrivains Léonide Andreïev et Korolenko, les peintres Nesterov et Répine, le sculpteur Paolo Troubetzkoï, les pianistes Taneïev et Goldenweiser, la claveciniste Wanda Landowska. On trouvait aussi parmi ces visiteurs des Hongrois : le correspondant du journal *Pesti Hírlap* Gusztáv Serényi, le juriste international István Waldhauser, le journaliste Árpás Pásztor et d'autres encore. La poste apportait quotidiennement des sacs pleins de livres, de manuscrits, de lettres. Journaux et revues accablaient Tolstoï de toutes sorte de questions. Par exemple l'une des questions que lui posa la revue hongroise *Magyar Szó* pour son numéro d'anniversaire de 1906 était la suivante : « Les pays étrangers et la culture hongroise ». Makovický reproduit la réponse avec l'exactitude d'un procès-verbal :

« 1^{er} décembre, le soir. L.N. qui triait son courrier est venu me voir à la bibliothèque avec une lettre d'Allemagne tapée à la machine et il me l'a lue à haute voix. La rédaction du journal budapestois *Magyar Szó* (L.N. a dit *Madjar* conformément à son habitude) se livre à une enquête sur le thème : "Que pensent les plus éminents esprits d'Europe de la culture hongroise ?"

– Je ne pense rien, me dit non sans étonnement L.N. Je n'ai pas la moindre idée de ce que peut représenter la culture hongroise, ajouta-t-il en continuant de regarder la lettre. Qui ont-ils donc ? rafraîchissez-moi la mémoire.

– Vous devez connaître Jókai.

– J'ai essayé de le lire, je l'ai trouvé vain et romantique. Il a beaucoup écrit, semble-t-il, et est mort récemment à un âge avancé ¹⁴.

13. L.N. Tolstoj, *Собрание сочинений в 20 томах*, Moscou, 1964, 16, p. 517.

14. Dans la bibliothèque de Iasnaïa Poliana figure le livre de Jokai Mor *Rêve et réalité* traduit du hongrois en russe par A.B. Peredygina (Jokai Mor, *Мечта и жизнь*, Moscou, 1896).

– Ils ont eu un bon poète, Arany, qui a écrit des ballades. Et puis *La Tragédie de l'homme* de Madách est très connue. La traduction russe a été publiée récemment.

– De quoi s'agit-il ?

– De quoi ont rêvé et ce qu'ont cherché à obtenir les hommes à diverses périodes historiques et ce que sont devenus leurs désirs.

– *La Tragédie de l'homme*, le titre même est inconsistant, peu sérieux ¹⁵. Et du côté des peintres ?

– Ils ont eu Zicsi, un peintre de cour.

– Mais que représente-t-il au juste ?...

– Il y a aussi Korrai (? Z. H.), un naturaliste, un satiriste. Je ne puis me souvenir sur le moment d'autres noms.

L.N. a demandé :

– Et Holarek, n'est-il pas hongrois ?

– Non, mais les écrivains et les artistes sont chez nous en majorité d'origine slave ou germanique. Liszt est né en Hongrie, dans un milieu allemand.

– On dirait qu'ils ont du monde en musique. Après quoi L.N. est retourné dans la pièce où se tenaient sa famille et ses invités, et il leur a dit : "J'ignore presque tout de leur culture, presque tout. S'ils avaient eu quelque chose, je le saurais." Ensuite il s'est mis à énumérer les petites nations, en commençant par la Suède, en disant ce qu'il connaissait de leur culture et il est arrivé ainsi au Portugal, et il a noté alors qu'il ne savait rien de ce pays non plus ¹⁶ ».
(2 :315)

15. Madač, *Трагедия человечества*, Saint-Petersbourg, 1904 (traduction russe de Madách, *Az ember tragédiája*).

16. « D'après mes souvenirs j'ajoute sept ans après [...] : C'est après que je me suis souvenu de Madách et Petöfi dont L.N. aussi s'était souvenu. Puis j'avais évoqué Aranyi, Vase Gerebene, Zigmund Juste, Tömörkene (ces deux derniers comme ayant écrit à propos des nazaréens) et de Gergele Csiki (? Z. H.) dont L.N. ignorait tout mais il s'intéressa à eux et me posa des questions à leur sujet. Je lui racontai en raccourci l'apparition des Magyars sur le Danube moyen, d'où ils venaient, les mœurs du peuple (les paysans), ses côtés plaisants ; je parlai aussi de la noblesse et de l'intelligentsia, lointains et étrangers pour le peuple. J'évoquai la classe nombreuse des ouvriers agricoles sans terre parmi la paysannerie, le mouvement socialiste parmi eux et la répression féroce ; le mouvement nazaréen ; le fait aussi qu'au parlement hongrois ne siège aucun représentant des paysans (ce qui provoque l'incrédulité de L.N.). Ce furent surtout les mœurs et coutumes populaires qui soulevèrent son intérêt, la sagesse du peuple (dictons, contes) ; il m'interrogea sur les chants, la musique, les danses. Il me demanda si existaient encore des légendes chrétiennes, ce à quoi je ne sus répondre. En apprenant que j'avais fréquenté un lycée hongrois, il m'interrogea sur la langue et me demanda de dire quelque chose en hongrois. Je récitai la poésie de Pétöfi « Falu végén kurta kocsma » en la lui traduisant en russe. Nous évoquâmes encore la fusion de l'intelligentsia hongroise avec les représentants magyarisés des autres peuples. L.N., en ayant terminé avec ses questions, me demanda de réfléchir au problème, si important pour lui de la culture, de la civilisation. J'attendais qu'il me dicte une réponse. Mais L.N. ne répondit pas ce jour-là mais le lendemain apporta d'autres soucis et L.N. ne fit plus jamais mention de cette enquête. »

Le journal *Magyar Hírlap* demandait dans son enquête de novembre 1908 : « Que savez-vous de la Hongrie ? »

L.N. (*s'adressant à moi*) : « J'ai reçu une lettre de Hongrie — ils fêtaient je ne sais quel jubilé et me demandent ce que je pense de la Hongrie. Je n'en ai aucune idée. Je leur répondrais bien, mais je n'en ai pas le temps, ce qui m'intéresse, c'est le genre humain et non la Hongrie. »

C'est le journal *Magyar Hírlap* qui réalise cette enquête dans son numéro d'anniversaire consacré à la Hongrie. L.N. a écrit sur l'enveloppe qu'il voulait répondre, mais il s'est ravisé. Et il n'a demandé de répondre ni à Goussev, ni à moi.

L'après-midi, à une heure. L.N. m'a fait venir dans son bureau et m'a posé une série de questions sur la Hongrie, en quoi elle se distingue. Je lui ai parlé d'Arany qui a exprimé dans sa poésie avec simplicité et justesse l'âme du peuple magyar comme Pouchkine l'avait fait pour le peuple russe. Mais les aspirations du peuple hongrois ne sont pas aussi profondes, chrétiennes, que celles des Russes. À propos des nazaréens ; à propos de l'hymne national caractéristique hongrois, qui exprime leurs aspirations (ou plutôt celles des nobles patriotes) ; à propos des trois passages dans l'œuvre de L.N. où il est question de la Hongrie ; sur la musique (la danse *csárdás*) dans *Qu'est-ce que l'art ?* ; sur Emma dans *Résurrection* et l'oppression des peuples en Hongrie dans deux ouvrages politiques de L.N. Ce que j'ai raconté à L.N. des Hongrois ne l'a ni satisfait ni intéressé. Ne lui a convenu que le fait qu'il y ait parmi eux des nazaréens. » (3/247)

Quel est le portrait de Tolstoï dans sa vieillesse que nous livrent ces extraits de journal juxtaposés comme dans une mosaïque ? une image pleine de contradictions, conforme à ce qu'avait été Tolstoï tout au long de sa vie. Cela est d'autant plus naturel que, selon lui, la vie de l'homme avait le caractère changeant d'un fleuve qui, de sa source à son embouchure, porte le même nom sans que l'on puisse trouver ne serait-ce que deux endroits qui soient identiques sur ses rives. Le caractère humain est aussi « fluctuant », c'est-à-dire « le même, tantôt ange, tantôt démon, tantôt plein de force, tantôt la plus faible des créatures. [...] L'homme évolue, et recèle toutes les potentialités : il était stupide, le voilà qui devient intelligent, il était méchant, le voilà qui devient bon, l'inverse étant également possible. C'est en cela que réside sa grandeur ¹⁷. » Les auteurs de biographies et de mémoires avertissent souvent leur lecteur : il ne faut pas croire aveuglément aux notes, confessions, journaux intimes et souvenirs qui ont été écrits sur Tolstoï ; c'est que dans sa sincérité il n'écrit et ne s'exprime que par nuances. Le lecteur des mémoires a souvent l'impression que l'entourage de Tolstoï était différent de lui, mais ce n'est pas le cas : cette impression n'est

17. L.N. Tolstoj, *Собрание сочинений в 22 томах*, Moscou, 1985, 22, p. 84-85.

due qu'au fait que les scrupules et l'introspection chez Tolstoï étaient beaucoup plus exigeants que chez les gens qui l'entouraient.

L'œuvre de ce *génie universel* qui s'intéressait à tout correspond à 90 volumes (soit 50 000 pages). Avec cela on pourrait réaliser l'équivalent de l'édition en 43 volumes de Goethe à Weimar. L'extension de l'œuvre correspond à une compréhension passionnante. Il n'y a que chez les théologiens que l'on pouvait jusqu'alors trouver pareille profondeur dans la compréhension de l'homme et pareille dimension dans la vision du monde. Personne n'a encore réussi à mettre au point une formule unique qui rendrait compte de l'univers de Tolstoï : toute la littérature qui lui a été consacrée ne représente qu'un cliché d'instantané. Dezső Kosztonály écrivait en 1928 :

« Il faut que j'écrive un article sur Lev Nikolaïevitch Tolstoï qui est né il y a cent ans à Iasnaïa Poliana. Un seul article. Comme si on me disait : "Dis quelque chose sur l'Univers, mais de façon concise et ramassée ¹⁸". »

Malheureusement, si l'on excepte les éditions en russe, il n'y a qu'une infime partie des trente tomes de la correspondance (soit près de 10 000 lettres) et des dix-sept de son journal qui a été éditée dans d'autres langues ; or le journal est un témoin capital pour suivre l'évolution intérieure de Tolstoï. C'est pourquoi les jugements que l'on porte sur lui sont souvent rien moins que tranchés : « Je vois en lui un homme, indépendamment de l'écrivain et du prophète », déclarait Kosztonály. Mais Sztrakonczky déclarait : « Si nous ne comprenons pas l'homme, nous comprenons l'écrivain ¹⁹. » Ces deux affirmations datent de 1910, année de la disparition de Tolstoï.

Dušan Makovický, lui non plus n'a pas réussi à percer le secret de ce *génie universel* dans son journal qui couvre plus de 10 000 pages. Le laconisme de ses notes reflète les événements de la vie quotidienne. Dans le journal on trouve évoqués côte à côte des événements historiques (la guerre russo-japonaise, la révolution de 1905, etc.) et les détails de la vie quotidienne chez Tolstoï ; et cependant sans que notre auteur soit affecté par cette maladie de nains qui consiste à fourrer son nez dans les détails physiologiques de la vie des titans de l'esprit.

Il y a peu on fêtait le quatre-vingt-dixième anniversaire de la mort de Tolstoï. La justice voudrait que nous nous acquittions de

18. Dezső Kosztonályi, « Tolsztoj », in *Költő és próféta*, Budapest, 1978, p. 341.

19. *Ibid.*, p. 219.

nos dettes envers lui : traduire ou retraduire et éditer ses journaux intimes, ses lettres et ses œuvres religieuses et journalistiques qui n'ont pu paraître jusqu'à aujourd'hui qu'en russe (*Qu'est-ce que ma foi ?*, *Sur la tolérance*, *Sur la vie*, *Le cercle de lecture*, *Pour chaque jour*, etc.) et il arrivait à Tolstoï d'apprécier plus que ses œuvres littéraires. Rappelons ici ce que nous rapporte le biologiste Metchnikov, lauréat du prix Nobel, qui s'était rendu à Iasnaïa Poliana en 1909 :

« Et Lev Nikolaïevitch a dit que ces œuvres littéraires ne sont rien d'autres qu'un pitre sur l'estrade d'une baraque de foire : elles ont l'unique mérite d'attirer l'attention sur ses œuvres authentiques, son enseignement religieux et moral. » (3/423)

Aujourd'hui le silence s'est fait autour de Tolstoï. Il a été rompu en partie par la parution en hongrois de morceaux choisis du journal de Dušan Makovický, qui participe de la riche littérature de mémoires consacrée à l'écrivain ²⁰.

*Kossuth University, Debrecen (Hungary),
Department of Slavic Studies
Traduit du russe par Roger Comtet*

Резюме

Творчество великого художника составляют не только написанные и напечатанные произведения, но и его устные высказывания. Исходя из этих соображений, автор анализирует 4-томный дневник У Толстого (1904-1910). "Яснополянские записки" Д.Н. Маковицкого с венгерской точки зрения. Душан Маковицкий родился в многонациональной и многоязычной Австро-Венгрии, прекрасно владел венгерским языком. Шесть последних лет жизни Толстого был его врачом, другом и секретарем, а одновременно и посредником венгерской культуры в Ясной поляне, безустанно записывая каждое слово мастера, как то делал Еккерманн за Гете.

В преклонном возрасте Тостого интересовали главным образом вопросы, связанные с религией и обществом. Разговоры на венгерскую тему в основном происходили по двум темам : положение живущих в Австро-Венгрии наций и

20. *Tolsztojnál Jasznaia Poljanában. Dušan Makovický naplója*, válogatta, fordította és jegyzetekkel ellátá Gerencsér Zsigmont, Budapest, 1999, 515 p.

венгерская секта назаренов. В то же время мы получаем сведения и о литературной жизни тогдашней Венгрии. Дневник Душсана Маковицкого позволяет взглянуть в сложную и противоречивую личность Толстого, этого универсального гения. Одновременно это и важный исторический документ, бесценный источник мира искусства, культуры и манеры поведения общества той эпохи.

Ключевые слова

« Яснополянские записки » Д.Н. Маковицкого с точки зрения венгерской культуры ; Лев Толстой и движение венгерских назаренов ; отношение Толстого к философу Jenő Schmitt и его газете *Ohne Staat*, изданной в Будапеште.

Rezümé

Egy nagy művész életművébe nemcsak az *irott* és kinyomtatott alkotások tartoznak, hanem a *szóbeli* megnyilatkozások is. A szerző e megfontolásból kiindulva elemzi Dušan Makovický 4 kötetes naplóját *Tolsztojnál Jasznaja Poljanában*, magyar népontból. Dušan Makovický a soknemzetiségű és soknyelvű Osztrák-Magyar Monarchia szülőtte volt, magyarul is hibátlanul beszélt. Tolsztoj életének utolsó hat évében orvosa, barátja és titkára volt, s egyúttal a magyar kultúra képviselője is Jasznaja Poljanában. Mint Goethe Eckermannja ő is fáradhatatlanul jegyezte le a mester minden szavát.

Tolsztojt idős körában főként vallási és társadalmi kérdések foglalkoztatták. A magyar vonatkozású beszélgetések is általában két téma körül forogtak : az Osztrák-Magyar Monarchiában élő nemzetiségiek helyzete és a magyar nazarénusok szektája, de képet kaphatunk a kortárs magyar irodalom életéről is. Dušan Makovický naplója bepillantást nyújt Tolsztojnak, ennek az univerzális géniuszának bonyolult és ellentmondásos személyiségébe, ugyanakkor fontos kortörténeti dokumentum is. A korabeli társadalom viselkedésmódjának, izlésvilágának, kultúrájának felbecsülhetetlen értékű forrása.

Kulcsszavak

Dušan Makovický naplója a magyar kultúra nézőpontjából ; Lev Tolsztoj és a magyar nazarénusok mozgalma ; Tolsztoj kapcsolata Schmitt Jenő magyar filozófussal és Budapesten kiadott *Ohne Staat* című újságjával.

Abstract

It is not only his *written* and published works that belong to the oeuvre of a great artist but also his *oral* utterances. The author, using this presupposition as a starting-point, analyses the four-volume diary titled *У Толстого (1904-1910). "Яснополянские записки" Д.Н. Маковицкого* from a Hungarian point of view. Dušan Makovický was born in an Austro-Hungary characterised by manifold ethnical and linguistic diversity, he was proficient in Hungarian, as well. During the last six years of Tolstoy's life he was the writer's physician, friend and secretary, and as such, the representative of Hungarian culture in Yasnaya Polyana. Just like Goethe's Eckermann, he was indefatigable in putting down each word the Master said.

Toward the end of his life Tolstoy was mainly concerned with religious and social issues. Thus, the conversations related to Hungary generally deal with two main topics : the situation of ethnic groups in Austro-Hungary and the sect of Hungarian Nazarenes, but they also give an image of contemporary Hungarian literary life. Dušan Makovický's diary gives an insight into the complicated and self-contradictory nature of the personality of Tolstoy, a universal genius, while it is also an important document concerning the history of the period. It is an invaluable source as far as the manners, taste and culture of contemporary society are concerned.

Key words

Dušan Makovický — the mediator of Hungarian culture in Yasnaya Polyana ; his notebook from Hungarian point of view ; Tolstoy and the situation of ethnic groups in Austro-Hungary and the sect of Hungarian Nazarenes ; Tolstoy's relationship with philosopher Eugen Schmitt and his paper *Ohne Staat*, published in Budapest.